

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 35

Artikel: La consolatrice
Autor: Amstein, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PLAISIR OBLIGATOIRE

L n'est chose plus généralement et, du reste, plus justement prisée que la liberté. C'est un beau mot; il sonne bien; il produit toujours son effet. Et, certes, la chose vaut le mot. Mais que de déceptions. En pratique, tout cela se réduit souvent à fort peu de chose. La liberté, nous avons eu déjà occasion de le montrer un jour, est méconnue, trahie sans façons. Ce n'est pas toujours de propos délibéré qu'on en agit ainsi avec elle, soit : mais le mal est fait tout de même.

Quel est l'homme, de quelque condition soit-il, qui peut se vanter d'être libre, de jouir comme il voudrait de cette liberté, si précieuse, de dire et de faire, non *tout* ce qui lui plaît — ce serait être trop exigeant — mais seulement de faire *comme* il lui plaît ? Il demeure entendu, toutefois, qu'il faut admettre pour inévitable la limite qui fixe à notre liberté personnelle, dans une mesure plus ou moins variable, la liberté légitime d'autrui. Il semble alors que tout homme qui respecte cette limite ait droit à la reciprocité. Il semble... mais ?...

Si dans les manifestations de son désir de liberté l'homme ne se heurte pas toujours aux lois et règlements imposés ou aux usages admis, c'est alors l'indiscrétion, l'insistance de son entourage qui s'en mêlent. Peut-être y a-t-il de l'inconscience dans cette indiscrétion et cette insistance. Elles n'en sont pas moins maladroites, sinon importunes.

Exemple : Un parent, un ami, un collègue, une connaissance vous propose une partie de plaisir. Si nous choisissons cet exemple dans le domaine du plaisir, c'est à dessein. Ne semble-t-il pas, en effet, que c'est là que la liberté individuelle doit se sentir le plus à son aise ? Donc, vous voilà convié, très aimablement, à titre gracieux ou non, cela n'a pas d'importance. Jusqu'ici, rien à dire que : merci. C'est élémentaire. Mais, pour une raison ou pour une autre, toute personnelle, vous ne pouvez agréer la proposition qui vous est faite. Vous êtes empêché; vous aviez pris d'autres dispositions que vous ne désirez pas modifier; ou bien, tout simplement, cette partie de plaisir ne vous sied pas, ce qui est très naturel.

Toutes ces raisons sont votre affaire; elles ne regardent que vous seul; vous n'en devez rendre compte à personne et libre êtes-vous de décliner poliment l'invitation, sans autres explications.

Il devrait suffire à celui qui vous a fait la proposition que vous lui répondiez :

— Vrai, mon cher, je vous suis très obligé de votre aimable proposition, mais je ne puis être des vôtres. Tous mes regrets.

Même la sincérité, plus ou moins discutable parfois, de ces regrets, est votre affaire.

Eh ! bien, non, pour beaucoup cela ne suffit pas. La curiosité, l'indiscrétion, l'insistance interviennent :

— Mais qu'avez-vous donc qui vous empêche de venir ?... Où allez-vous ?... Avec qui allez-vous ?... Que faites-vous ?...

Et si vous avez la faiblesse de répondre à ces questions, si vous vous croyez tenu à des explications, n'allez pas vous imaginer que vous en serez récompensé. Ce seront alors des appréciations plus ou moins aimables, des jugements ou des soupçons très téméraires, le plus souvent, sur vos projets ou les personnes en compagnie desquelles vous les devrez réaliser. Ce sera une avalanche d'imprécations.

Ou bien vous cédez. En ce cas, vous êtes un capon, un lâche... le mot est un peu gros, peut-être, mais c'est bien cela. Ou bien vous résisterez, vous tiendrez bon. Vous aurez mille fois raison et sûrement sujet de vous en féliciter. Mais vous avouerez tout de même que ce n'est pas du tout agréable de ne pouvoir, sans disputer et batailler, décliner tout simplement un plaisir auquel les circonstances ne vous permettent pas de vous associer ou qui ne vous dit rien. La liberté, que diable !

Et tenez, en terminant ces lignes, nous trouvons dans un journal étalé sur notre table de travail, cette « pensée » :

« Une des choses les plus difficiles à connaître dans ce bas monde, c'est de savoir distinguer ce qui vous regarde de ce qui ne vous regarde pas. »

J. M.



CAFE VINICOLE !

En vagabondant de ci de là dans les campagnes mon jour de libre hebdomadaire, mes facultés d'observation m'amènent toujours à découvrir quelque chose.

Dans ma dernière tournée, en revenant pédestrement du meeting d'aviation de Montana sur Sion, une soif d'août me fit trouver à Grimisuat, à quelques kilomètres au-dessus de la capitale du Valais, la principale auberge du lieu tenue par le *syndic* Ballet (ainsi le désigne l'adresse imprimée collée sur le dernier numéro de la *Gazette du Valais*, mais en Valais la première autorité de la commune porte le nom de *président*). L'enseigne de l'établissement : *Café Vinicole* provoqua chez moi ces deux questions sémantiques : N'est-ce pas un pléonasme vicieux que d'appeler un *café*, avec l'extension de sens prise par ce mot, l'appeler *vinicole* ? Comme si tous nos cafés n'étaient pas *vinicoles* ? A moins que M. Ballet ait voulu indiquer clairement au passant qu'il ne fallait pas prendre son *café* pour un *café-thé* ou *café-chocolat*. C'est douteux, telle confusion n'étant pas à redouter dans le voisinage du vignoble de Molignon, dont Grimisuat occupe la lisière supérieure.

D'autre part depuis quand date cette habitude générale aujourd'hui d'appeler, jusqu'aux villages les plus reculés, le plus modeste *cabaret*, la moindre petite *pinte* du nom de *café* ? La *Pinte Vaudoise* de Lausanne ne rappelle-t-elle pas à sa manière, avec le souvenir de tante Rose, l'époque d'antan où l'on avait évidemment plus de souci que nous à appeler les choses par leurs noms véritables. Gage que dans beaucoup de nos villages de montagne on décroë du nom de *cafés* des établissements où le précieux breuvage qui tua Balzac,

Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire, n'a jamais été servi à un client quelconque.

Peut-être dans les bourgades de vignerons montagnards la réputation du *café-cabaret* a-t-elle précédé celle du *café-boisson*, introduite très tard dans maintes contrées du *Vieux Pays*.

Et maintenant on dit à Grimisuat *Café Vinicole*, comme dans d'autres paroisses les ménagères nous servent, en veux-tu, en voilà, du *café d'orge* (en bonnes « disciples » de l'abbé Kneipp), du *café de gland*, que sais-je encore ?

O café, que de choses on couvre de ton nom !

M. G.

Le « Café Vinicole » de notre collaborateur nous rappelle avoir vu à Thonon-les-Bains un établissement public à l'enseigne de *Café Hygiénique*.

Ce nom de « Café Hygiénique » n'est-il pas plein de vérité sous son apparence de réclame ? (Réd.)

Le bon côté. — A présent encore, dans plusieurs de nos églises de campagne les femmes sont placées d'un côté et les hommes de l'autre.

Un pasteur en chaire, troublé par le bavardage de quelques-uns de ses auditeurs, s'en plaignait doucement.

Une femme se lève aussitôt :

— Remarquez, monsieur le pasteur, que ce n'est pas de notre côté.

— Tant mieux, répond l'éclésiastique, tant mieux, cela finira plus tôt.

Au restaurant. — M. Z... dine à côté d'un monsieur énorme qui vient d'allumer un cigare, et dont la fumée forme dans la salle comme un épais nuage.

— Pardon, monsieur, fait Z... poliment, cela ne vous dérange pas que je mange pendant que vous fumez ?

LA CONSOLATRICE



ORSQUE, à bout d'arguments, de reproches et d'injures, sa femme lui eut crié : « Bolchéviste, va ! », M. Badaud pensa que la coupe était pleine et allait déborder et, digne, mais non sans prudence, il se leva, prit son chapeau et sortit, frappant la porte pour avoir, en quelque sorte, le dernier mot.

Les neuf coups de vingt-et-une heures s'espacèrent au clocher de la petite ville déjà endormie. Malgré sa fureur et sa rancune, M. Badaud sourit : « Neuf coups pour marquer vingt-et-une heures ! Quelle époque ! » Il releva le col de son pardessus; il regarda à droite, puis à gauche et, constatant la rue déserte, se risqua sur la chaussée que son pas, ferme, pressé et rageur, martela. Si « elle » écoutait, là-haut, derrière son volet clos, « elle » devait comprendre qu'il était parti non en vaincu, mais en adversaire qui, fort de son bon droit, quitte la place par gain de paix à un antagoniste obstiné dans sa mauvaise foi.

En fait, il ne savait où diriger sa course. Cette dernière scène, plus violente et plus stupide encore que les autres, l'avait laissé sans pensée, sans énergie, avec le seul sentiment d'un écœurement qui se traduisait par le : « Chameau ! Chameau ! » dont il scandait sa marche.

D'ailleurs, il ne songeait à rien. Il allait sans savoir où et sans le désir d'arriver quelque part. Il allait. Peu à peu, son pas se fit plus lent et moins cadencé. « Elle » ne pouvait plus ni le voir, ni l'entendre, il prit une allure de promenade et, les mains au dos, la canne pendante, traînant presque derrière lui, il continuait sa route, sa rancune de plus en plus tombée.

Machinalement, il prit la rue Miche qui le jeta dans la rue Traversière, laquelle l'amena à la place du Centre. Sans le vouloir, sans même s'en apercevoir, il fut devant le café du Cercle dont il poussa la porte tout aussi inconsciemment. Il entra.

L'établissement était presque désert. Deux jeunes gens faisaient une partie de billard; un vieux monsieur lisait son journal et la dame du comptoir souriait, à son habitude, se sachant les dents jolies.

La servante le salua d'un : « Bonsoir, monsieur Badaud », si étonné qu'il se sentit comme pris en faute et, baissant les yeux, alla s'asseoir aussi loin que possible de son « coin » du samet.

— Deux décis, Ida, et la *Feuille* !

— Bien, monsieur Badaud.

Cette Ida, depuis des années, chaque samedi soir, le servait de même. C'était la première fois qu'il dérogeait à sa coutume et se trouvait en tel lieu un mercredi. Ida s'informa :

— Vous n'êtes pas malade ?

— Non. Pas du tout.

— Il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?

— Non... oui... rien d'important.

Elle s'enquit plus avant. Bonne fille, l'événement — car c'en était un — l'intéressait autrement que par simple curiosité. Accoudée à un dossier de chaise, une lueur de compassion dans le regard, elle restait là, interrogante, voulant savoir. Lui, à la longue, se confia, hochant la tête, approbatrice. Elle coupait le récit de : « Bien sûr ! bien sûr ! », de « Voyez-vous ça ! » où se laissaient voir tour à tour sa compréhension, son expérience des choses de la vie ou son étonnement de voir une existence si uniforme, si morne, telle qu'elle supposait l'être celle de M. Badaud, laisser soupçonner tant de luttes, tant de défaite dont la fréquence avait amené son client à son état actuel d'abattement.

— Que voulez-vous, Ida, on n'y peut rien. C'est ainsi et pas autrement.

— Bien sûr... C'est la vie ! Ainsi, moi...

A son tour, elle se raconta. Histoire banale où les jours sombres étaient les plus nombreux.

Mariée « ou tout comme » ainsi qu'elle l'exposa, avec un fainéant flegme qui lui soutirait ses économies sous à sou, elle avait passé dix ans à pleurer, se brouillant avec son ami pour lui pardonner deux jours après, jusqu'au jour où, emporté par quelque nouvel amour, il eût disparu sans un mot d'adieu.

— Vous ne l'avez jamais revu ?

— Jamais... Croyez-vous ?... Ce qu'on est bête, quand même !... Je l'ai pleuré !

C'était au tour de M. Badaud, maintenant, de dire : « Bien sûr ! bien sûr ! » ou « Voyez-vous ça ! »

Leur double confession les rapprochait, elle et lui. Sans s'en douter, la misère de l'autre, par comparaison, leur faisait à chacun voir leur destin moins en noir. Leurs pareils déboires les consolaient mutuellement. Ses chagrins à lui, lui semblaient déjà lointains; lointaine, la dernière scène de ce soir. A elle, le passé paraissait moins amer.

Ils se sourirent, pleins de pitié l'un pour l'autre.

Lorsque — Onze heures, déjà ? Sapristi ! — M. Badaud sortit, il serra la main d'Ida et s'en fut, ra-gaillard. Il songeait pourtant : « La pauvre fille !... Qui aurait cru ça ?... »

Dès lors, chaque mercredi soir, M. Badaud revint au café du Cercle, toujours désert à peu près, et l'on causait, on se re-re-racontait ses petites misères ou ses gros chagrins et, de ce jour, il mit dans ses relations avec son acariâtre épouse une équanimité digne d'un philosophe de l'antiquité, une sérénité dont la cause échappa et échappera sans doute toujours à l'entendement de la peu agréable personne.

Mais dont l'effet la fit enrager.

C. Amstein.

Caniculade. — M. X. prend une voiture à l'heure et donne le prix net de la place au cocher.

— Et mon pourboire ?

— Un pourboire, té ! Eh ! j'ai plus soif que toi, mon bon !

JAMAIS CONTENT

NONSIEUR Ch. Monselet a publié, jadis, cette spirituelle causerie. C'est une sage leçon donnée à tant de personnes qui se plaignent constamment de leur sort.

* * *

Qui ne s'est surpris quelquefois à s'écrier avec amertume : « Ah ! si j'avais pu arranger ma vie ! »

Un de mes amis, qui a l'habitude de mes décu-ragements passagers, las de m'entendre répéter cette phrase, s'est planté l'autre jour devant moi et m'a dit :

— Eh bien ! voyons, comment l'aurais-tu arrangée ta vie ?... Tout individu a son idéal; quel est le tien ?

Je restai un moment sans réponse, et mon ami reprit :

— Commençons par le commencement. Aurais-tu voulu être prince ?

— Jamais, dis-je avec énergie; fils de prince ! allons donc ! Je tiens trop à mourir dans ma patrie.

— Mais enfin, où aurais-tu voulu naître ?

— Où je suis né. Trouve-moi un plus beau pays que le mien.

— Ainsi, dans ton idéal, tu ne déranges rien à ton origine, non plus qu'à ta famille ?

— Rien du tout. Je rends grâce au ciel d'avoir entouré mon berceau d'honnêtes figures et de coeurs affectueux.

— Alors, c'est ta jeunesse que tu voudrais refaire ?

— Non, ma jeunesse me représente les jours les plus heureux de mon existence; elle a été remplie, elle a été ouverte à toutes les libres aspirations, à tous les beaux enthousiasmes. Je ne voudrais rien en retrancher, pas même ces larmes qu'on répand à vingt ans avec tant de sincérité, et qui ont fait dire à Alfred de Musset :

Le seul bien qui me reste au monde

Est d'avoir quelquefois pleuré.

— Soit, reprit mon ami, d'un ton railleur. Je vois où le bâton te blesse. C'est ton âge mûr, ton âge actuel que tu aurais voulu pouvoir arranger à ta guise.

— Précisément !

— Qu'est-ce qui manque donc à ton âge mûr ?

— Ah ! mon cher, une foule de choses ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas de la santé, je pense; tu en as à revendre.

— C'est vrai.

— Des honneurs, peut-être, des dignités ?

— Je n'y tiens pas, non, parole d'honneur !

— Des distractions, alors ?

— Peuh !

— Des plaisirs ? Il me semble que sous ce rapport tu n'as pas à te plaindre.

— Aussi je ne me plains pas... Mais passons, passons, murmura-je modestement.

— Non, ne passons pas... Tu as vécu, mon giscard, plus que cinq cents bourgeois pris au hasard... Tu as des relations à tous les étages de la société.

— Au cinquième étage surtout.

— **Tu as connu des ministres...**

— Avant qu'ils fussent ministres.

— Et des ambassadeurs...

— Lorsqu'ils n'étaient plus ambassadeurs.

— C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, j'en conviens.

Mon ami, se frappant le front d'un air inspiré :

— Je te devine ! dit-il. Libre de refaire ta vie, tu voudrais redevenir garçon.

— Le ciel m'en garde ! Un vieux célibataire; connaît-il quelque chose de plus grognon, de plus ma-niaque.

— Fort bien. Donc, de ce côté-là, tu ne modifiais rien à ton existence. Que demanderais-tu donc à la Providence ?

— Tu le sais bien.

— Dis toujours.

— De l'argent.

— Nous y voilà ! Ame vénale !

— Que veux-tu ? balbutia-je du ton d'un homme accablé.

— Beaucoup d'argent ?

— Non, beaucoup me gènerait : beaucoup me couperait l'appétit; beaucoup m'empêcherait de dormir; beaucoup me rendrait avare et ambitieux...

— Ainsi, si tu avais pu arranger ta vie, selon ton expression, tu n'aurais pas désiré des goûts plus opulents ?

— Non.

— Eh bien, de tout cela, ajouta mon ami, il faut conclure que s'il t'avait été permis d'arranger ta vie... tu l'aurais arrangée absolument comme celle que le destin s'est donné la peine de te faire.

— Peut-être.

— Eh bien, cesse donc tes ridicules récriminations et continue de vivre comme tu l'as fait jusqu'ici.

Charles Monselet.



DANS LE TRAIN

Simon Godelu, dit « La Chique », parce qu'il chiquait, était un vieux landsturmien qui, il y a quelque quarante ans, avait fait son service militaire dans les troupes sanitaires. Ce n'était pas, il en convenait, un corps bien glorieux, que celui où l'on apprenait à faire un bandage, à panser une plaie, à transporter des soi-disant blessés sur des brancards de fortune, faits avec des fusils et des « coupe-choux ». Mais enfin, c'était quand même un service honorable, puisqu'il consistait à servir la patrie. Et après tout, n'est pas brancardier qui veut; il faut, pour cela, avoir passé « franc du collier » à la visite sanitaire, être intelligent, fort, avoir bon œil, du sang-froid, de l'adresse et de l'honneur. Lui, Godelu, n'était que simple brancardier, et il n'en demandait pas plus.

Il avait un fils, par contre, qui était caporal fusilier, en ce moment préposé à la garde de la frontière, à Roggenbourg. Un rude luron que son Prosper ! Un vrai soldat de l'antique Helvétique, qui semblait vouloir perpétuer les malées traditions de ses lointains ancêtres. Car Godelu père affirmait qu'il avait lu quelque part, dans les almanachs, que des Godelu figuraient parmi les héros du Sonderbund, mais il ne savait pas au juste de quel côté. Peu importait, d'ailleurs, l'essentiel était qu'il y eût des Godelu au Sonderbund. C'était un titre qui valait bien un parchemin.

Fier de ses lointaines origines, Simon Godelu ne se laissait pas chiffrer, en matière de patriotisme. Il était Suisse, bien Suisse, d'une incontestable authenticité, et malheur à qui s'aviserait jamais de lui discuter sa nationalité.

On était au mois de novembre de l'année 1915. La première division venait d'être appellée à l'honneur

de protéger la frontière du Jura entre Bâle et Neu-châtel.

Prosper Godelu fut cantonné à Roggenbourg, un pays qui a son charme peut-être, dans la belle saison, mais qui, dès que la neige apparaît sur le Mont Terri, devient un vrai pays de loup. Et quel que fut le mâle patriotisme du jeune caporal, il ne pouvait, parfois, se défendre du « cafard » qu'il éprouve tout bon fils loin de sa famille, et relégué au « diable-vert », contraint à partager son temps entre le « drill » et le service de garde ou de cantonnement.

Sans le vouloir, Prosper laissait percer dans ses lettres à ses parents, une nostalgie invincible, l'en-nui du « patelin » et de la maison paternelle.

— Va le voir, dit un jour la maman Godelu à son mari, ça lui fera plaisir; tu lui remonteras le moral, à ce pauvre garçon.

Ce disant, la brave femme essuyait les larmes d'attendrissement qui coulaient de ses yeux.

— Allons, faut pas pleurer, la bourgeoisie; il n'est pas perdu, notre « gás », il reviendra.

— Oui, si les Prussiens ne nous le prennent pas.

— Jamais ! Euphémie ! foi de Godelu ! avec des troupes comme les nôtres, ils y regarderont deux fois avant de venir s'y frotter; mais c'est égal, j'irai voir notre fils et pas plus tard que demain. Prépare mon « fournitment » et un peu de « boulot » pour le garçon.

Le lendemain matin, par le premier train, Simon Godelu partait pour Roggenbourg.

Les trains regorgeaient de civils et de soldats; on ne parlait que de la guerre, les gares étaient encombrées de militaires et de camions, on respirait partout comme une odeur de poudre, on eut dit le pays en pleine hostilité.

Le voyage fut encore potable, jusqu'à Soyhières, on cause avec son vis-à-vis, on écoute ce qui se raconte à côté de soi, on regarde défiler le paysage, on lit son journal, on tourne sa « chique » ou l'on allume son calumet, et le temps passe.

(A suivre.)

SOLANDIEU.

30^{me} anniversaire de « La Muse ». — Notre active Société d'art dramatique « La Muse », fondée le 29 août 1890 et dont les succès ne se comptent plus dès lors, va célébrer le trentième anniversaire de sa fondation.

Ce soir, samedi, à 8 h. 30, elle donnera, au Grand Théâtre, la première représentation du grand succès parisien : « Le Mystère de la Chambre jaune », pièce dramatique en 5 actes de M. Gaston Leroux, tirée du célèbre roman « Le Parfum de la Dame en noir », du même auteur.

Il s'agit d'une œuvre à la fois littéraire, passionnante au plus haut degré, habilement charpentée, où l'intérêt ne languit pas un instant, qui laissera les spectateurs frémisants.

Le lendemain dimanche 29 août, il est prévu, pour l'après-midi, une promenade en bateau (Tour du Haut Lac) et le soir banquet officiel au Restaurant des Deux-Gares.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine deux gros succès d'un genre absolument différent : d'abord « Un terrible adversaire », splendide comédie tragico-comique en trois actes avec l'étourdissant artiste qu'est Douglas Fairbanks. « Le Monde est un théâtre », tiré d'une légende de Shakespears, est une œuvre héroïco-comique en quatre parties à grand spectacle.

La direction du Royal Biograph porte à la connaissance du public qu'elle s'est réservé, pour Lausanne, un grand film sensationnel « Rasputine, le moine scélérat », d'après le célèbre roman historique de William Lequeux, chef du service secret anglais pendant la guerre et qui nous dévoile les mystères de la Cour de Russie.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29 LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.